

INSTITUT DE FRANCE

---

ACADÉMIE FRANÇAISE

---

DISCOURS

DE

M. MORIZOT-THIBAUT

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

A L'OCCASION DE LA MORT

DE

S. A. I. LE GRAND-DUC NICOLAS MICHAÏLOVITCH

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lu dans la séance du samedi 8 mars 1919.

---

MESSIEURS,

J'éprouve une profonde tristesse à vous annoncer la mort du grand-duc Nicolas Michailovitch assassiné, le 20 janvier dernier, à Petrograd, par les bolcheviks.

Il était fils du grand-duc Michel, l'un des conquérants du Caucase, qui en devint le vice-roi. Michel avait eu six enfants « les plus beaux qu'on pût voir », cinq fils et une fille. L'aîné, Nicolas, emmené au Caucase, dès sa plus

INSTITUT.  
1919. — 6



165776

tendre enfance, y avait passé sa première jeunesse à Borjom, chef-lieu de la principauté de son père. Héritier du courage militaire des Romanoff et destiné par sa naissance à la carrière des armes, il servit sous les ordres du grand-duc Michel pendant la guerre de Turquie. Il reçut ensuite le commandement de la division des grenadiers du Caucase.

Ceux de vous qui le virent à l'Académie ont gardé le souvenir de ses avantages physiques : une taille élevée, un beau maintien qui dissimulait sa timidité naturelle, un abord aimable, un regard franc, une incomparable simplicité de manières. Si vous aviez pu pénétrer ses qualités morales, vous auriez connu la grande bonté qu'il eut pour les humbles, les retours d'extrême tendresse qui suivaient toujours les quelques emportements qui lui échappaient; vous auriez vu comment, possesseur d'une immense fortune, il n'oublia jamais les devoirs qui s'imposent aux riches. Peut-être poussa-t-il la charité jusqu'à la faiblesse, car il prêta des sommes considérables dont il négligea toujours de demander le remboursement.

D'une intelligence pénétrante, il se sentait attiré par le spectacle de la nature. Il aurait été un grand naturaliste si sa prédilection ne l'eût porté vers l'histoire. De bonne heure il avait rêvé d'écrire celle de son pays. Quand il voulut réaliser son rêve il ne se proposait pas d'embrasser le cours des siècles. Il choisit une période de soixante-trois années, celle qui va de 1762 à 1825, mais c'était celle où vécurent la Grande Catherine et les empereurs Paul et Alexandre I<sup>er</sup>, c'est-à-dire l'époque la plus intéressante des annales de la Russie.

Si on le suit maintenant dans l'exécution de son projet, on remarquera trois choses dans son œuvre : un labeur immense, un souci constant du vrai, un goût sincère pour la liberté.

Ce grand seigneur mettant la conscience et la probité à la base du travail qu'il allait entreprendre chercha d'abord le document. Il forma à sa résidence de Borjom une bibliothèque spéciale qui comprit les livres écrits dans toutes les langues sur l'époque qu'il voulait étudier ; il y joignit une belle collection de pièces manuscrites originales ; il y ajouta encore un nombre considérable de tableaux et de miniatures représentant les personnages des temps qu'il se proposait de faire revivre. Quand il fut convaincu qu'il était nécessaire de pousser plus loin ses recherches, il quitta sa division de grenadiers et revint à Petrograd en qualité d'aide de camp général de l'Empereur. Suivez-le maintenant : vous le verrez parcourir toutes les bibliothèques publiques ; fouiller la bibliothèque particulière du tsar ; compulsé les archives privées des grandes familles comme celle des Stroganov, des Vorontsov, des Dolgorouki, des Nesselrod, puis le voilà parti pour Vienne, Berlin et Paris où les archives d'Autriche, d'Allemagne et de France lui révèlent tous leurs secrets. Alors il passe au crible tous les éléments qu'il a recueillis, car il ne veut que des documents de premier ordre pour une œuvre toute de vérité et de bonne foi et il élève son édifice.

Il est considérable. Dans ceux de ses ouvrages traduits en français j'ai compté jusqu'à vingt volumes in-octavo, et ce n'est qu'une partie de son œuvre. Il y étudie notam-

ment le *comte Paul Straganov*, les *Relations diplomatiques de la Russie et de la France*, l'*impératrice Élisabeth*, la *correspondance d'Alexandre avec la grande-duchesse Catherine*, puis enfin l'*empereur Alexandre I<sup>er</sup>* dont il tire de l'ombre les traits d'une psychologie si compliquée.

Si vous ouvrez ces livres, nulle part vous ne trouverez d'opinions préconçues ni d'esprit de systèmes. L'auteur s'y garde même de briller pensant que l'imagination et le talent littéraire peuvent imposer quelque sacrifice à la vérité, puis vous ferez une autre remarque en vous étonnant de la large place réservée au document. Évitant les considérations générales qui groupent quelquefois des faits contraires sous d'apparentes analogies, fuyant les développements littéraires, le grand-duc fait des introductions brèves ou de courts récits solidement construits, toujours véridiques et il expose, dans de copieux appendices, les pièces qui présentent un intérêt capital pour le lecteur.

N'accusez pas trop cette méthode. Il y a deux manières d'écrire l'histoire. Il y a la manière française où l'historien recueille ses documents mais ne les reproduit pas; c'est tout au plus s'il les cite. Il s'en inspire pour faire une œuvre propre, quelquefois une œuvre d'art. Alors il en peut être de l'histoire comme des mémoires dont les uns disent la vérité et les autres l'arrangent. Michelet raillait Louis Blanc d'« avoir écrit son *Histoire de la Révolution* avec quelques brochures », et dans le même temps, tout le monde disait que Michelet avait mis toute son imagination dans l'histoire. Dans l'autre manière, qui est celle du grand-duc et de quelques pays étrangers, l'his-

torien a plus de souci de sa responsabilité et peut-être plus de respect pour ceux qui le lisent. Le plaisir littéraire sera souvent moins vif pour le lecteur et il aura besoin d'une activité intellectuelle plus grande et d'une culture plus étendue. Mais n'éprouvera-t-il pas une joie plus intime à recevoir ses impressions des contemporains du passé, plutôt que d'accepter la pensée toute faite de l'auteur?

Cette méthode s'accordait mieux avec l'impartialité absolue qui domina toujours le grand-duc et c'est la seconde qualité que l'on distingue dans son œuvre. S'il eut plaisir à découvrir la vérité, il s'appliqua toujours à la publier sans la déformer. Par là il eut un double mérite parce que, plus intéressé que l'historien ordinaire, jugeant le passé, il jugeait ses ancêtres. Ici le juge est toujours intègre. Parcourez, par exemple : la *Correspondance de l'Impératrice Élisabeth* avec la margrave de Bade sa mère, aucun voile n'y est jeté sur les scènes intérieures et les récits de Cour. Rien non plus n'est dissimulé dans les lettres pleines d'une liberté et d'un entrain étonnants qu'Alexandre I<sup>er</sup> échangeait avec la grande-duchesse sa sœur. Et, quand il faut juger ce monarque, le grand-duc n'hésite pas à dénoncer son libéralisme comme une apparence toute de façade, à stigmatiser, comme l'un des pires fléaux de l'empire, ce mysticisme qui envahit la Cour, s'étend tous les jours, provoque la déception générale et menace de tout faire sombrer dans le marasme politico-religieux.

C'est l'amour de la vérité et la méditation de l'histoire qui avaient conduit le grand-duc Nicolas au libéralisme,

autre qualité difficile à porter par un prince russe et à laquelle il ne faillit jamais. Dans les milieux hostiles aux réformes on l'appelait « le prince rouge ». Nul cependant n'était plus attaché que lui à la dynastie impériale et à l'empereur régnant. Mais il savait que leur intérêt était lié à un ensemble de réformes qu'il était urgent d'accomplir. La liberté est aussi nécessaire dans le monde moral que l'air dans le monde physique. Le tout est de savoir la régler. Elle doit descendre du pouvoir et marcher pas à pas. Si elle venait d'en bas, elle se perdrait dans la confusion et l'anarchie. Si elle envahissait d'une façon soudaine un peuple longtemps soumis à des maîtres, il en serait d'elle comme de ces vins généreux qui réconfortent ceux qui sont habitués à les boire et qui enivrent les hommes qui en ont été jusqu'alors privés. Mais tout n'était-il pas depuis longtemps préparé pour l'introduction des réformes en Russie? C'est, en quelque sorte, pour le montrer qu'il avait écrit l'un de ses ouvrages préférés : le *Comte Paul Stroganov*. Stroganov était un grand seigneur, élevé dans les idées d'Occident, devenu le confident d'Alexandre I<sup>er</sup>, et qui mit au service de son maître une intelligence admirable dans la proposition des réformes destinées à assurer le bonheur de la Russie. « La classe qui doit attirer votre plus grande attention, dit-il dans un de ses Mémoires, est celle des paysans. Nombreuse et composée d'individus doués d'intelligence et d'esprit d'entreprise, elle est condamnée à croupir, privant par là même la société des ressources qu'elle en pourrait tirer. Le problème est de lui donner un état fixe et une propriété sans secousses, ménageant les proprié-

taires par une suite d'ordonnances qui les conduisent par degrés au but qu'on se propose. Redouteriez-vous le mécontentement? Il viendrait de la noblesse des campagnes, race sans éducation qui ne voit que l'Empereur, classe la plus ignorante et la plus méprisable. Ne craignez pas sa résistance. Quand, sous le règne de Louis-le-Grand, on fit tout contre elle, ce fut le gentilhomme qui, avec une ponctualité étonnante, exécuta lui-même les mesures contre les intérêts et l'honneur de son corps. » Et le grand-duc Nicolas ajoute avec mélancolie : « Voilà des idées saines et des jugements sûrs. Ils datent d'un siècle et, aujourd'hui encore, ils ont gardé tout leur prix! »

Voilà, Messieurs, l'historien que vous aviez introduit dans vos rangs le 17 mai 1913. Je n'avais pas pris part au scrutin car j'étais alors votre délégué au Congrès international des Académies qui se tenait à Petrograd. A l'heure même où l'urne circulait parmi vous, j'étais avec mes confrères l'invité de l'Empereur à Tsarkoïé-Selo. Il me parla du grand-duc Nicolas : « J'ai pour mon oncle, me dit-il, une affection particulière et je prends ses conseils. Il a beaucoup de mérites et notamment celui de s'enfermer dans les bibliothèques quand il est sollicité par tant de plaisirs! » Et, un peu naïvement : « Pensez-vous qu'il sera élu? — Oh! Sire, d'acclamation. — Alors nous serons tous heureux. » Huit jours après, le grand-duc venait de Petrograd, à titre de remerciement, assister à notre séance.

J'étais si sûr de son élection que j'avais été la lui annoncer à mon retour de Tsarkoïé-Selo. Il habitait à Petrograd,

le palais Michel sur le quai de la Cour. C'était un édifice immense et superbe, dont il avait fait une sorte de musée. Une suite de salles y étaient consacrées à la mémoire de son père. La Néva le séparait de la forteresse Pierre et Paul qu'on apercevait de ses fenêtres et bien souvent Nicolas Michailovitch contempla avec mélancolie la flèche d'or qui dominait les tombeaux des tsars et les cachots des prisonniers politiques. Là était le passé, mais aussi le présent. Quel serait l'avenir? Le grand-duc avait confiance dans les temps futurs.

L'empereur Nicolas II était bon. Aimant son peuple, il désirait son bonheur. Plus instruit que ses prédécesseurs, il comprenait mieux les besoins de réformes; mais, s'il avait un esprit droit, il était d'un naturel timide. Trop faible pour supporter seul le pouvoir, il avait conscience de cette faiblesse, ce qui le faisait hésiter toujours. Si les théories révolutionnaires avaient entamé les ouvriers des villes, le peuple, dans son immense majorité, adorait le tsar. Les paysans ne se voyaient d'ennemis que dans la noblesse de campagne. Souffrait-il d'une mesure oppressive, le peuple n'en accusait jamais l'empereur, mais ses ministres qui l'abusaient. Mais entre le peuple et le tsar il y avait la Cour, c'est-à-dire des hommes attachés au maître plus par intérêt que par devoir, et qui, tout à leurs plaisirs présents, perdaient, dans une vue trop courte, la saine notion de l'avenir. Un grand mal fut que, réveillé et développé par des pratiques étranges, le mysticisme envahit la Cour et que, époux affectueux, Nicolas II sacrifia trop aux crises d'une impératrice superstitieuse et névrosée. C'est ainsi que, loyal et plein de son devoir, il

rêva de le remplir et négligea de l'exécuter. Il voulut et cessa de vouloir. Il accorda au pays une Chambre représentative, puis il décida qu'elle n'aurait qu'une mission consultative. Il appela la Douma puis la prorogea. Il la convoqua, puis il la dissout. Il désirait des ministres honnêtes et habiles et il se laissa imposer des intrigants et des incapables.

Un temps vint où tout put être réparé. La guerre déchaînée par l'Allemagne avait réuni face au danger tous les partis. Le pays se groupait derrière le tsar. La Douma, comme l'empereur, était fidèle à la loi des traités. Mais les premiers jours d'enthousiasme passés, les conflits reparurent, plus âpres que jamais. Les ministres passèrent, tombant les uns sur les autres comme emportés par un souffle de désorganisation et de folie. La Cour avait ressaisi l'Empereur et, à la honte de ce temps, ce fut Raspoutine qui tint dans ses mains la fortune politique de ce grand pays. Au front, l'occasion des grandes victoires était perdue. On sentait passer comme un vent de trahison et les armées, vaincues et découragées, se repliaient de toutes parts. La famine s'étendait, la colère du peuple montait. On percevait déjà le grondement précurseur d'une révolution. C'est alors que Nicolas Michailovitch tenta une démarche suprême auprès de l'Empereur pour l'arracher au milieu qui le perdait.

L'entrevue fut longue. Il découvrit aux yeux du tsar le mal tout entier. Il lui montra la révolution aux portes de la capitale et lui indiqua les moyens qui pouvaient encore l'arrêter. Il fallait proclamer le gouvernement parlementaire, décréter la responsabilité ministérielle et, par-

dessus tout, renvoyer Raspoutine. L'Empereur, ému, reçut la note que le grand-duc avait rédigée d'accord avec l'impératrice mère et quelques-uns de ses frères. On raconte que, quelques heures après, l'impératrice eut une crise. Le lendemain Nicolas Michailovitch recevait une lettre d'exil.

Quand, l'exil terminé, le grand-duc rentra à Petrograd, la révolution triomphait. « Vous gagnez l'étranger? » lui dit-on. Mais lui : « Me croyez-vous capable d'abandonner jamais mon pays dans la détresse? » Il espérait le réveil du patriotisme russe. Il crut au prince Lvov; il crut aussi à Kérinsky. Lorsque Lénine et Trotsky prirent le pouvoir, il fut atterré. Il remarquait que « l'histoire ne nous offre nulle part l'exemple d'une pareille catastrophe. La ruine de l'Empire romain n'est rien, dit-il, comparée à cet effondrement. » Et il confiait ses angoisses aux lettres qu'il continuait à écrire à M. Frédéric Masson, notre éminent confrère, dont il était l'ami de vingt ans.

Il raconte, dans ses lettres, que les bolcheviks le laissèrent, quelque temps, tranquille dans son palais où il avait installé une œuvre de guerre. Puis ils réquisitionnèrent cet édifice pour y installer les tribunaux révolutionnaires. Le président de la commission était le juif Ouritzky déserteur condamné à Copenhague pour vol et contrebande. Il posait pour Fouquier-Tinville dont il singeait les manières. « Il est curieux, remarque le grand-duc, de voir que ces gens ont la bouche pleine de la Révolution française dont ils copient tous les gestes. » Mais, en France, les révolutionnaires se déclaraient patriotes, tandis qu'ici, sans patrie, sans police, sans

armée, sans noblesse, sans bourgeoisie, sans élite intellectuelle, ils ne se bornent pas à constituer un corps hideux sans tête, ils veulent surtout « détruire, heureux d'avoir la sensation d'un pouvoir qu'ils comprennent à leur façon, en volant, en pillant et en assassinant tout ce qui leur résiste, menés par une bande de juifs ou de forçats. » Et encore : « Assister à ce spectacle navrant sans pouvoir lui porter remède est une épreuve sans pareille, une souffrance indescriptible. Et dire que j'ai aimé follement ce peuple et que je l'aime encore malgré ses ignominies ! »

Expulsé de son palais, notre confrère alla habiter une petite maison dans un quartier voisin, à la Moïka. Il y vécut sans se cacher, se rappelant les paroles du Christ : « Bien heureux ceux qui auront persévéré dans les épreuves. » Il circulait pendant le jour ; le soir, il allait prendre le frais sur un banc de la place Saint-Isaac, tentant sans cesse de relever le moral des soldats qui tombait. Quand, quelques semaines après, il fut convoqué au commissariat de son quartier il apprit qu'on l'envoyait en exil. On soumit à son choix trois localités diverses. Il désigna Vologda.

On n'y circulait qu'à pied, dans la boue jusqu'aux genoux. Il y trouva deux chambres pour lui et un de ses fidèles qui l'avait suivi. « A soixante ans, écrit-il, il est dur de passer par ces épreuves. Et dire que ce n'est que le début de mon calvaire!... Cependant j'ai pu conserver encore ma bonne humeur, et, privé de tout, je passe mon temps à écrire mes mémoires et à relire quelques vieux bouquins, tous d'auteurs français. » C'est là qu'il reçut une lettre de M. Frédéric Masson qui lui fut remise par

le colonel Caillault. « Elle a, dit-il, été plus de deux mois en route. Il m'a enfin été donné d'avoir des nouvelles et de voir quelqu'un qui vous avait vu!... Le colonel a passé une longue heure chez moi et cette causerie intime avec un *Français* a été pour moi une vraie fête. Mais cette visite m'a tellement troublé que j'ai pleuré! C'était trop! larmes de désespoir et de rage, larmes d'impuissance et de honte en face de ce représentant de la sublime armée française. » Les souvenirs de France revenaient sans cesse à sa mémoire. Il aimait dans notre pays la culture et les hommes, la littérature et les monuments, les arts et la douceur calmante des paysages. Il avait légué à la Malmaison ses collections artistiques d'une valeur incomparable qu'il avait sauvées du pillage. « Je désire, écrivait-il, que mon cri de détresse, de profond désespoir, de souffrance indicible parvienne jusqu'à vous, jusqu'à cette belle France que j'adore et dont, de toute mon âme, je partage journallement les angoisses. »

Puis vient le pressentiment de la fin tragique et prochaine. « On se sent tellement découragé que l'idée d'être pendu à une lanterne ou fusillé apparaît comme une délivrance... Dites à nos amis du Bixio, à qui j'envoie tous mes vœux les plus ardents pour la gloire et le triomphe de votre chère Patrie, que mes pensées sont invariablement avec vous tous et que, né en Russie, de cœur et d'âme je suis Français et que jusqu'à mon dernier souffle, mes yeux seront tournés vers cette France adorée. C'est une suprême confession que je livre à celui qui, pendant vingt ans, a été un ami incomparable et à qui une affection tendrissime me lie jusqu'à la tombe. »

Ce fut la dernière des lettres du grand-duc qui parvint en France. Elle porte la date du 12 avril 1918. Depuis on le conduisit de prison en prison et on le ramena captif à Petrograd. L'heure suprême était venue. On en a publié divers récits contradictoires dans les détails. « Voici celui qui m'a paru le plus véridique, m'a dit le grand-duc Alexandre, car il retrace un trait particulier qui peint bien la bonté de mon frère ».

Le 28 janvier 1919, le froid était très vif à Petrograd. Le thermomètre marquait 17 degrés au-dessous de zéro. Dans la cour intérieure de la forteresse Pierre et Paul, aux premières lueurs du jour, des gardes rouges pénétraient les fusils chargés. Les victimes qu'on accusait de menées contre-révolutionnaires apparurent. Parmi elles se trouvaient quatre grands-ducs. Nicolas Michailovitch tenait un petit chat dans ses bras. C'était son compagnon de captivité, avec lequel il avait partagé les trois rations qu'on lui mesurait avec parcimonie chaque semaine. Il avisa l'un des spectateurs de la scène tragique et, lui remettant l'animal : « Acceptez-le, dit-il, en souvenir de moi. » Puis avec un courage mâle et tranquille il se livra à ses assassins.